Nicholas HARDY, *Criticism and Confession. The Bible in the Seventeenth Century Republic of Letters*

Oxford, New York, Oxford University Press, coll. « Oxford-Warburg Studies », 2017, 464 p.

Goran Gaber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57697>
DOI : 10.4000/assr.57697
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020
Pagination : 224-227
ISBN : 978-2-7132-2826-1
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Goran Gaber, « Nicholas HARDY, *Criticism and Confession. The Bible in the Seventeenth Century Republic of Letters* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57697> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57697>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Nicholas HARDY, *Criticism and Confession. The Bible in the Seventeenth Century Republic of Letters*

Oxford, New York, Oxford University Press, coll. « Oxford-Warburg Studies », 2017, 464 p.

Goran Gaber

RÉFÉRENCE

Nicholas HARDY, *Criticism and Confession. The Bible in the Seventeenth Century Republic of Letters*, Oxford, New York, Oxford University Press, coll. « Oxford-Warburg Studies », 2017, 464 p.

- 1 Publié dans la prestigieuse collection Oxford-Warburg Studies, l'ouvrage aspire à transformer profondément notre compréhension de l'un des moments clés de notre histoire intellectuelle européenne, celui où, à travers une relecture proprement *critique* des écrits bibliques, la foi aurait succombé à la raison et le mythe à l'histoire. Contrairement à ce récit « téléologique » (p.14) d'une modernisation et d'une sécularisation progressives, Hardy nous propose une réinterprétation à la fois minutieuse et synthétique de l'histoire de l'érudition occidentale au XVII^e siècle. Il met ainsi en exergue, d'une part, les tensions internes à ce que l'on conçoit trop souvent comme une homogène et fraternelle *République des Lettres* et, d'autre part, la relation intime que « la Critique » continuait à entretenir avec l'exégèse théologique, la politique ecclésiastique et la dogmatique religieuse, c'est-à-dire précisément à l'égard de phénomènes avec lesquels elle est censée avoir pour le moins paisiblement rompu, sinon activement combattu, voire même qu'elle aurait définitivement abattus.
- 2 Le lecteur reconnaîtra sans doute ce champ de bataille dont les contours ont été tracés, au moins en langue française, par toute une série d'œuvres monumentales, comme *La crise de la conscience européenne* de Paul Hazard (1935), *L'écriture, le sacré et l'histoire* de

François Laplanche (1986), et *La Renaissance de la Critique* de Jean Jehasse (1976, 2002). Quel que soit le biais par lequel on envisage de s'y introduire, la tâche de se faire entendre est rendue difficile par la seule quantité des énoncés qui peuplent la scène de l'histoire intellectuelle de la modernité naissante, tandis que le devoir d'y proposer effectivement une réflexion perspicace paraît une gageure, vu la gravité des voix qui y résonnent.

- 3 Nicholas Hardy est conscient de ces défis, et bien armé pour les relever. D'une part, son propos repose sur une érudition impressionnante, que lui assurent la solidité et la légitimité d'un discours historiographique proprement construit. Ses notes de bas de page représentent un véritable trésor d'informations et de citations inédites, tandis que la bibliographie qui clôt l'ouvrage s'étire sur une cinquantaine de pages, mettant ainsi une large palette des sources primaires et secondaires à la disposition du lecteur. D'autre part, son plan s'attaque directement aux plus grands moments et aux plus grands noms de l'histoire de la « critique biblique » au XVII^e siècle, lui garantissant à la fois l'attention et l'écho de la communauté intellectuelle.
- 4 Ainsi, Hardy commence par une ouverture à deux temps. À travers son « Introduction », il accoutume le lecteur aux principaux thèmes de *Criticism and Confession*. D'une part, loin d'être un espace neutre, émancipé de la religion et détaché de la politique, la *République des Lettres* était bien un champ intellectuel structuré par des enjeux « religio-politiques ». D'autre part, à l'aube de la modernité, la Critique ne représentait nullement un mode de réflexion profane et scientifique, mais était au contraire entièrement imprégnée par des schémas de pensée théologiques (par exemple, les correspondances typologiques entre l'Ancien et le Nouveau Testament), et foncièrement guidée par des préoccupations confessionnelles (par exemple, le rapport entre la Tradition et l'Écriture).
- 5 Ensuite, s'appuyant sur un « Prélude », Hardy nous présente un inventaire général des réflexions méthodologiques des savants du XVII^e siècle, portant notamment sur la notion de la Critique, ainsi que sur l'histoire et la philologie, concepts avec lesquels celle-ci avait étroitement partie liée. Cette démarche lui permet d'établir plusieurs caractéristiques de la Critique naissante. Premièrement, la *fluidité* de ses définitions ou, pour le dire autrement, l'absence quasi totale des conceptualisations rigoureuses de ce qu'est « la Critique ». Deuxièmement, la *fragmentation* de ses connotations, recouvrant une multiplicité de pratiques allant de la correction de textes jusqu'au jugement de la valeur de ceux-ci. Troisièmement, l'*ambiguïté* de son présumé héritage aristotélicien, où la Critique est à la fois présentée comme une simple *technique* des particularités dotée du pouvoir de se prononcer sur l'universel, un pouvoir habituellement réservé à l'*épistémè*.
- 6 À la suite de ces préliminaires propédeutiques, l'argument de Hardy se divise, se déploie et se concrétise en trois grandes partitions successives. La première aborde les « Débats sur l'histoire sacrée en Angleterre et sur le Continent », exemplifiés par les écrits d'Isaac Casaubon (1559-1614) et de John Selden (1584-1654). Dans la deuxième, l'auteur traite du phénomène de l'exégèse « critique » du Nouveau Testament, personnifié par l'œuvre de Grotius (1583-1645). Enfin, la troisième est dédiée aux critiques de l'Ancien Testament, et réinterprète les entreprises de Jean Morin (1591-1659), Patrick Young (1584-1652), Louis Cappel (1585-1658) et Brian Walton (1600-1661).
- 7 Chacune de ces grandes parties est couronnée par son propre épilogue – l'un nous invitant à repenser la notion d'« historisme », l'autre remettant en cause le « mythe de

l'exégèse critique » et le dernier réitérant le propos général du livre, en proposant de déplacer les origines d'une attitude savante véritablement « critique, historique, objective ou confessionnellement neutre » (p. 372) plutôt vers les débuts de la période des Lumières – une proposition qui se trouve élaborée dans la « Coda » de l'ouvrage à travers une relecture synthétique des écrits de Richard Simon (1638-1712) et de Jean Le Clerc (1657-1736).

- 8 Comme indiqué précédemment, l'argument principal de ces chapitres repose sur une analyse toujours minutieuse et souvent originale des sources primaires. Ainsi, nous pouvons y trouver, par exemple, des développements basés sur les minutes de la *Congrégation de l'Index (Librorum Prohibitorum)* ; des argumentations construites sur la base d'indices contenus dans la correspondance privée des acteurs principaux ; ainsi que des contextualisations s'appuyant sur les réseaux politiques, religieux et sociaux dans lesquels ces derniers évoluaient. S'il est vrai que ce labeur historiographique impressionnera même les esprits les plus aguerris aux questions historiques de la modernité naissante, la vraie force de l'ouvrage de Hardy se trouve ailleurs : dans ses présupposés méthodologiques et dans son orientation herméneutique.
- 9 D'abord, le fait d'identifier la signification d'un ouvrage non pas à partir de simples « déclarations » fournies par l'auteur à son propos, ni sur la base de la seule « pratique » savante elle-même, mais bien d'une manière qui relie les deux en les interprétant au prisme des « raisons pratiques » qui paraissent structurer ses formulations, représente une démarche qui peut bien sembler comme « allant de soi » dans le champ des sciences sociales, mais qui reste en effet rare et précieuse dans le domaine de l'histoire intellectuelle, surtout quand celle-ci étudie les origines de la modernité.
- 10 Ensuite, le postulat que ces « raisons pratiques » doivent être repérées à travers l'étude des « controverses » qui accompagnaient la parution des textes en question semble également très proche d'une démarche sociologique désormais bien établie dans l'espace français, la « sociologie des épreuves », qui demeure pourtant une grille d'interprétation historiographiquement sous-exploitée. Bien évidemment, ce n'est pas que l'histoire intellectuelle ignore ce phénomène : l'analyse des « querelles », des « débats » et des « polémiques » représente bien l'une des figures classiques des études du passé. C'est plutôt que l'horizon interprétatif de cet outil heuristique se limite trop souvent au passé en tant que tel, en manquant l'occasion d'éclairer notre présent.
- 11 Et c'est ici que se cache le potentiel ultime de *Criticism and Confession* : dans sa volonté d'établir un cercle réflexif qui relierait le *passé* de la Critique à nos conceptions *actuelles* de la profession intellectuelle, c'est-à-dire dans son ambition de faire de l'histoire de la Critique une histoire de notre *présent*. Néanmoins, en examinant de près les conclusions que l'auteur tire de sa propre histoire, nous avons parfois l'impression qu'elles posent plus de problèmes qu'elles n'en démêlent.
- 12 D'une part, une fois démontré que la pratique de la critique à l'aube de la modernité, source prétendue de notre esprit « objectif » contemporain, était effectivement une pratique profondément dogmatique et partisane, peut-on vraiment se contenter d'un simple *déplacement chronologique* des « vraies origines » de la « vraie objectivité », de la *Early Modernity* vers la *Early Enlightenment* ? Un tel déplacement ne conduit-il pas à garder intacts à la fois le postulat d'une rupture miraculeuse que la modernité aurait opérée avec son passé et les mythes qui l'accompagnent : bref, tout un récit historique que *Criticism and Confession* avait justement pour vocation d'invalidier ? Étant donné que

nous continuons à construire notre identité savante à travers une telle généalogie, n'y aurait-il pas là plutôt une occasion de repenser profondément le sens de ce que nous faisons lorsque nous nous réclamons du concept de Critique ?

- 13 D'autre part, ayant établi les coordonnées religieuses, politiques, et sociales d'une herméneutique critique qui s'est voulue « purement historique », est-il vraiment approprié de « critiquer » les récits historiques auxquels Hardy s'oppose avec des termes tels que *misrepresentation*, *exaggeration* et *fabrication* ? Au lieu de parler au nom d'une certaine « vérité » (politiquement) désintéressée, ne serait-il pas plus fructueux de revoir la signification sociale et d'endosser le rôle politique d'un discours proprement historique, y compris de celui dans lequel Hardy est en train de nous engager ?
- 14 Une certaine réponse à ces questions se cache dans les écrits de Reinhart Koselleck, l'auteur sous l'égide duquel Hardy clôt son ouvrage. Si l'on accepte le postulat de l'historien allemand selon lequel les concepts historiques fondamentaux, tels que la Critique, sont des concepts *foncièrement disputés*, ceci ne vaut pas seulement pour leur passé, mais aussi pour leur présent. Dès lors, la réécriture de l'histoire d'un tel concept ne peut plus se représenter comme une simple remise au point des faits passés, mais doit au contraire assumer pleinement son implication dans une lutte portant sur le sens actuel de la Critique. À ce prix, *Criticism and Confession* pourrait légitimement constituer une véritable détonation dans l'histoire intellectuelle de la Critique.